

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10

MONTREAL, MARDI, 27 AVRIL 1847.

No 33

## NOUVELLES LETTRES DE WILLIAM COBBETT AUX MINISTRES DE L'ÉGLISE D'ANGLETERRE ET D'IRLANDE.

A JACQUES BLOOMFIELD, EVEQUE DE LONDRES.

Normandy-Farm, 9 mars 1835.

Il y a à peu près vingt-six ans, vous vîtes prendre le thé chez moi à Botley ; vous étiez alors vicaire dans quelque paroisse du Norfolk, ou précepteur du fils d'un de nos législateurs héréditaires. Depuis cette époque, ma vie, à moi, combien n'a-t-elle pas été orageuse ! cahotée ! le chemin que j'ai eu à parcourir raboteux et semé d'épines ! Votre carrière, à vous, combien n'a-t-elle pas été au contraire douce, facile, heureuse ! je pourrais dire semée de fleurs ; et toutefois, en dernier résultat, nous voici tous les deux en présence ; vous, à la vérité, la mitre en tête et la crosse en main ; mais moi, quoiqu'à l'extrémité d'un sentier âpre et raboteux, je ne m'en trouve pas moins investi du droit d'examiner, au nom de plusieurs millions de mes compatriotes, non seulement votre conduite dans l'exercice de vos fonctions, mais la nature même et l'utilité de la charge que vous occupez ; car c'est maintenant une question grave, une question d'un intérêt général et immense, et, qui plus est, d'un intérêt *pratique*, de savoir si vous et vos confrères de l'*Eglise établie par la loi* ne devez pas être légalement dépossédés de vos immenses richesses, et si votre ordre tout entier, fondé uniquement par la loi, ne doit pas aujourd'hui, sous la sanction d'une loi nouvelle, cesser d'exister et rentrer dans le néant d'où, encore une fois, la loi le fit jadis sortir !

Le moment de la discussion de ces importantes questions est arrivé ; l'ajournement au moyen de commissions d'enquête ou autres n'est plus possible. Le peuple est dans l'anxieuse attente d'une décision ; il l'appelle, il la réclame, il la veut. Devant l'expression de cette tranche volente, le parlement ne peut plus reculer : cette question est donc forcément à l'ordre du jour, et c'est dans le but d'en éclairer la discussion, et de fournir des éléments à une équitable décision, que j'écris le présent ouvrage.

Les motifs qui m'ont déterminé à vous en offrir de préférence la dédicace sont, d'abord, que vous vous êtes montré le défenseur zélé de ce bill odieux sur la *dissection des corps*, en vertu duquel les dépouilles mortelles des plus pauvres d'entre nos concitoyens sont impitoyablement abandonnées au scalpel des chirurgiens, au lieu de recevoir, avec la double et triple sollicitude due au malheur, les honneurs d'une sépulture chrétienne.

Mon second motif, c'est que vous avez fait partie de la commission du *Bill sur les pauvres* ; que vous êtes en outre l'un des auteurs de ce livre qui, en 1833, fut surnoisement déposé par les whigs sur le bureau de la Chambre des communes, et que vous n'êtes pas non plus étranger au volumineux rapport qui a servi de base au *Bill sur les denrées grossières*, dedans lequel vous m'avez attaqué devant la Chambre, avec les traits qui caractérisent le libelle de la nature la plus odieuse.

Un autre de vos titres à la dédicace de cet ouvrage est que vous êtes l'un des membres de la commission d'enquête pour la *réforme de l'Eglise* ; or il se trouve que, tandis que vous étiez évêque de Chester, un certain G. B. Bloomfield, gratifié d'une prébende de votre cathédrale, a vu accroître son bien être de deux autres bénéfices, les cures de Caddington et Tattenhall, valant chacune de mille à quinze cents livres sterling de revenu annuel.

Cette circonstance m'a semblé déterminante pour vous offrir l'hommage de ce petit ouvrage ; car il m'a paru évident que si, tandis que ce Bloomfield possède à votre connaissance une prébende et deux grosses cures, vous vous croyez cependant en droit de discourir sur l'opportunité d'une réforme à opérer dans l'Eglise, et sur les voies et moyens à adopter pour pourvoir plus efficacement au salut des âmes ; il m'a paru, dis-je, évident qu'il vous manquait encore (comme, au reste, à plus d'un d'entre vos collègues) *beaucoup de lumières* sur ce sujet ; c'est cette conviction qui m'a mis la plume à la main, et qui me décide à publier cet opuscule, que j'intitule *Legs aux Ministres et Bénéficiaires en général*, en ne dissimulant pas le vœu sincère que je forme pour qu'il soit, avant peu, ce qu'il leur restera de plus précieux de leurs possessions temporelles.

Vous reconnaîtrez que ce petit ouvrage pénètre jusqu'aux entrailles de la question, et qu'il révèle avec fidélité et précision le mystère dont, depuis tant d'années, cette Eglise s'est artificieusement enveloppée. Je veux que le peuple, après l'avoir lu, n'ait plus d'éclaircissements à demander sur ce sujet, et qu'aucune nouvelle lumière ne lui soit nécessaire pour se détermi-

ner entre les deux seuls partis qui lui restent à prendre, et qui consistent ou à continuer de se soumettre docilement et sans murmure aux abus les plus flagrants, les plus monstrueux qui aient jamais souillé les annales d'une nation, ou à se mettre en mouvement pour obtenir par des voies *légalles* mais promptes, *énergiques* et *efficaces*, le redressement de ces abus et le terme définitif d'une aussi criante injustice.

### LETRE PREMIERE.

*Eclaircissements sur l'origine et la fondation de l'Eglise établie.*

Messieurs les ministres,

La grande question qui s'agite maintenant sur votre sort et sur celui de votre Eglise se résume dans les termes suivans : Le parlement a-t-il ou n'a-t-il pas le *droit* de prendre possession des revenus, dîmes et autres biens dénommés biens d'église, et d'en disposer suivant son gré ? Vous prétendez que non ; moi je soutiens au contraire l'affirmative. Nous reviendrons plus tard sur le plus ou moins d'équité de ce droit, et sur l'opportunité d'en faire usage ; bornons-nous pour le moment à examiner ici et à éclaircir le point *du droit*. Un simple exposé des circonstances qui ont donné naissance à cette Eglise mettra au grand jour toute la question.

Les faits suivans sont incontestables.

La religion catholique était celle de tous les pays chrétiens et de tous les gouvernemens jusque vers l'année 1520, qu'Henri VIII était roi d'Angleterre. Les catholiques romains soutiennent que leur Eglise a été fondée par le Christ et ses apôtres ; qu'il a ordonné qu'il n'y eût qu'un troupeau, qu'une bergerie et qu'un pasteur ; que l'Eglise a été bâtie sur un roc ; que saint Pierre a été choisi par cette autorité divine pour être le premier chef de l'Eglise, après le Christ lui-même ; que les papes ont été et sont les vrais successeurs de saint Pierre, par institution divine ; que le pape est le pasteur auquel tous les chrétiens doivent l'obéissance spirituelle. Cette religion a été appelée *religion catholique romaine*, parce que le siège de saint Pierre était à Rome, et que son autorité était universelle, ce que signifie le mot *catholique*.

La vérité ou l'erreur de ces assertions n'importe pas, elles ont prévalu : à quelque exception près, ici et là, tous les chrétiens professaient ces opinions, et lorsque la religion chrétienne fut introduite en Angleterre, ce qui eut lieu à peu près 600 ans après la mort du Christ, ces opinions prévalurent en Angleterre, comme dans les autres pays chrétiens ; le pape y était le chef de l'Eglise, comme partout ailleurs ; son autorité spirituelle y était exercée sans aucun partage avec l'Etat, ni sans en dépendre. Les dîmes et offrandes furent réclamées par lui et par le clergé, comme choses appartenant à Dieu, et qu'ils tenaient de droit divin ; tout ce qui était donné à l'Eglise, tout bienfait, de quelque espèce qu'il fût, lui appartenait indépendamment de tout pouvoir temporel ou séculier. L'Eglise prétendait tenir ses possessions indépendamment de toute loi écrite ; elle réclamait un droit de prescription sur tous ses biens, le tems ne pouvait nuire à ses droits ; en un mot, elle prétendait tenir ses possessions de Dieu même et immédiatement, comme un homme prétend avoir droit à la possession de sa vie et de ses membres, et par conséquent elle n'ait qu'aucun législateur ou aucun corps de législateurs possédât ou pût posséder le droit légitime de s'emparer ou même de se mêler de l'administration de ses biens. Comme je l'ai dit, il ne s'agit pas de discuter la vérité des doctrines sur lesquelles ces prétentions étaient fondées. Telles étaient ces doctrines, telles étaient ces prétentions ; et tandis qu'elles prévalurent en Angleterre, on y vit s'élever nos églises, nos paroisses (ou presbytères,) nos cathédrales et les demeures des évêques, tous les monastères qui depuis ont été supprimés et détruits, et aussi nos universités et nos collèges.

Qu'un parlement se mêle d'une Eglise comme celle-là ; qu'on mette en question le pouvoir d'un parlement, composé de laïques, pour toucher aux biens d'une telle Eglise, dont le chef était absolument distinct de la souveraineté temporelle du pays ; qu'on discute le pouvoir légitime d'un corps de laïques pour disposer des biens d'une Eglise dont l'origine divine, dont la mission et l'autorité divines aient été universellement reconnues pendant près de 1200 ans ; mettre, dis-je, en question le pouvoir d'un parlement dans un cas semblable, n'était pas une chose absolument déraisonnable ; mais, au contraire, ceux qui le lui contestaient avaient la raison de leur côté, surtout ces doctrines ayant prévalu pendant une si longue période, et le pays ayant été si libre, si heureux pendant la plus grande partie de cette période !

Mais dites-moi, messieurs les ministres, votre Eglise a-t-elle de semblables prétentions ? J'ai sans doute une haute opinion de cette qualité qu'on trouve chez vous, et qu'on appelle ordinairement impudence ; mais oseriez-vous bien prétendre que cet établissement ait été fondé par *Jésus-Christ* et ses *apôtres* ? prétendriez-vous tenir vos possessions immédiatement de Dieu, et qu'elles fussent aussi bien à vous que ma vie et mes membres sont à moi ? Eh bien ! oui, vous tâchez en ce moment (ce qui ne laisse pas d'être curieux) d'établir quelque chose qui ressemble à ces prétentions, et vous assurez positivement que vous tenez vos possessions, à l'exclusion de toutes les autres sectes chrétiennes, d'un droit de prescription, c'est-à-dire d'un droit qui existait avant toutes les lois écrites ; ceci a été distinctement établi par sir Robert Peel, pendant la discussion de la question relative à l'admission des *dissidens* pour prendre des degrés dans les universités. J'avais assez écrit et publié, il y a longtemps, pour prouver que cela avait été une rapine de prendre les biens de l'Eglise, et de les faire passer des catholiques aux protestants ; (1) que le parlement de ce temps-là avait commis un acte de rapine, et non exercé un droit légitime, à moins qu'on ne convienne que le parlement actuel a le droit d'ôter ces biens aux possesseurs actuels pour en disposer selon son bon plaisir. Comprenant la force irrésistible de cet argument, sir Robert Peel oublia tout ce qu'on avait donné de biens d'Eglise aux laïques, et découvrit que l'Eglise catholique avait en effet des droits imprescriptibles à ses propriétés, et que le parlement n'avait jamais attenté à ces droits ; que l'Eglise établie était de fait l'Eglise catholique ; qu'elle avait été simplement réformée, et qu'elle se trouvait en possession de tous les droits imprescriptibles qui avaient appartenu à la *sainte Eglise*.

Si cela était, si vous étiez simplement l'Eglise catholique réformée, et les successeurs légitimes des prêtres et des évêques de la religion catholique, alors les biens des laïques en dîmes ou en terres, qui étaient possédés autrefois par vos prédécesseurs, ne peuvent leur appartenir à aucun titre, et les propriétaires actuels peuvent au premier jour être dépouillés par l'avocat général du roi, et celui-ci peut donner ordre que ces biens vous soient rendus. Cependant nous allons examiner la réalité de vos prétentions ; nous allons faire voir que vous n'avez aucun droit imprescriptible aux dîmes, aux offrandes, aux biens des évêques, aux biens des collèges, à rien de ce que vous possédez comme clergé de l'Eglise ; vous n'y avez pas plus de droit que le duc de Wellington à sa terre de Strathfield saye, qu'il possède en vertu d'un acte du parlement. Quels sont donc en réalité les noms et titres de votre Eglise ? L'Eglise protestante d'Angleterre, comme elle est établie par la loi ; non comme elle a été fondée par le Christ. Le serment du couronnement oblige le roi à soutenir l'Eglise protestante établie par la loi, et cette désignation a été inventée dans l'intention spéciale de distinguer votre Eglise de l'Eglise catholique romaine, dont les droits existaient par prescription, indépendamment de toute loi écrite ; enfin votre Eglise est fondée uniquement par les actes du parlement siégeant à Westminster, et nous allons maintenant voir ce qu'étaient ces actes, dans quelles circonstances ils ont eu lieu, de quelle espèce d'hommes ils émanaient, et quels étaient les desseins et les motifs manifestes de ces hommes.

L'Eglise romaine commença à voir contester son autorité dans quelques parties de la chrétienté vers l'an 1520. A cette époque Henri VIII, pour satisfaire ses coupables passions, se joignit à ceux qui avaient commencé à nier l'autorité du pape comme chef de l'Eglise, quoiqu'il eût écrit, pour la défense de cette même autorité, un livre qui lui valut le titre de *défenseur de la foi*, titre que nos rois conservent encore aujourd'hui, quoique, par le serment de leur couronnement, ils protestent contre cette même foi, dont Henri VIII était le défenseur. Ce monstre de cruauté se proclama chef suprême de l'Eglise d'Angleterre, et il fit mettre à mort par centaines les gens les plus vertueux, parce qu'ils ne voulaient pas prêter serment à sa suprématie spirituelle ; trouvant ses plus vigoureux antagonistes dans les monastères, et voulant prendre possession de leurs biens, pour gagner les hommes les plus puissants du pays, il supprima, c'est-à-dire il confisqua tous les monastères et leurs immenses propriétés : ceci se fit sans actes du parlement ; ensuite deux actes furent passés, l'un la vingt-septième année de son règne, en 1535, l'autre en 1539. Ces actes lui donnaient cette énorme masse de biens, et aussi une partie considérable des dîmes des paroisses, parce que, dans beaucoup d'endroits, les monastères étaient devenus patrons, et même possesseurs des bénéfices des paroisses ; ainsi plus d'un tiers des propriétés réelles du royaume lui fut concédé par le parlement, avec le pouvoir de les donner à qui il lui plairait, de les vendre ou de les échanger. Ceux qui passèrent ces actes avaient bien qu'ils auraient la principale part du butin : il fut forcé de partager ces dépouilles entre les nobles et les gens puissants et influents, pour les enchaîner dans les mêmes liens que lui ; il fit tout ceci sans perdre de temps, et nous allons voir les prodigieux effets de ce partage des dépouilles, et spécialement l'effet qu'il eut de produire la présente Eglise d'Angleterre, telle qu'elle existe, établie par la loi.

Au milieu de tels assauts, il était impossible que l'Eglise catholique romaine ne fût pas ébranlée. Quand les hommes virent que les actes monstrueux que jusque-là avaient été regardés comme sacrilèges étaient commis, non seulement avec impunité, mais avec la sanction des lois ; quand ils virent

un laïque s'emparer de la suprématie de l'Eglise du Christ ; quand ils virent une infinité de personnes mises à mort parce qu'elles refusaient d'affirmer sous serment qu'elles croyaient ce qu'on leur avait toujours appris à ne pas croire ; quand ils virent le chef de l'Eglise proclamant un jour une profession de foi, et le lendemain une autre ; quand ils virent brûler les catholiques et les protestants sur le même bûcher, et qu'ils l'eussent vu s'intituler tout ensemble roi catholique et chef suprême de l'Eglise, il fut bien impossible qu'au milieu de tout cela ils conservassent l'unité de la foi : il était impossible que la nation ne fût pas divisée en une multitude de sectes, que chaque homme ne réclamât pas le droit de penser et de décider par lui-même sur les matières religieuses. Ce fut en effet l'état où se trouva l'Angleterre à la mort de cet impitoyable tyran, qui arriva l'an 1547 ; il expira à l'âge de 56 ans, après en avoir régné 35, et s'être montré le plus injuste, le plus dur, le plus vil, le plus sanguinaire tyran que le monde eût jamais vu parmi les païens ou les chrétiens. Tant que le tyran exista, les détenteurs des biens confisqués de l'Eglise, qui étaient aussi le patrimoine des pauvres, en jouirent paisiblement dans cette Eglise catholique mélangée ; mais quand son fils Edouard VI, encore enfant, lui succéda, et que le gouvernement fut confié à ses tuteurs, on put craindre que le peuple ne voulût reprendre ses droits à tout prix, que le pape ne recouvrât son autorité en Angleterre, où les curés étaient encore catholiques ; et s'il l'avait recouvrée, ceux qui avaient partagé le pillage étaient dans une position dangereuse à l'égard des biens ainsi acquis. Il devint donc nécessaire, pour prévenir ce danger, d'abroger par un acte du parlement, d'abolir, d'effacer pour jamais, s'il était possible, la religion catholique en Angleterre. Ministres, faites attention à ceci, car vous y trouverez le premier, le grand, le tout-puissant motif qui a créé l'Eglise protestante établie par la loi. S'il n'y avait point de loi pour forcer les hommes à se soumettre à une Eglise particulière légalement reconnue, la multitude de ceux qui n'avaient jamais eu l'idée que les dîmes, les offrandes, les revenus des Eglises pussent être payés à des laïques, ne se serait pas longtemps soumis à les leur payer ; effectivement il n'avait fallu rien moins que les échafauds, les potences, et les bûchers d'Henri VIII pour l'y forcer. Il était donc nécessaire de créer une autre Eglise et d'assurer à cette Eglise tous les pouvoirs, tous les avantages, toute la protection, toutes les richesses qui pouvaient la rendre importante et précieuse pour ceux qui en auraient le patronage exclusif entre les mains.

(A continuer.)

Un esprit paresseux est la boutique du diable.

O.

## BULLETIN.

Nouvelles du Cambria — Nouvelles de Mgr. l'Evêque de Montréal — Nouvel acte de générosité. — Le Witness. — Proclamation du maréchal Bygroud. — Nouvelles locales.

Le steamer *Cambria* parti de Liverpool le 4 avril est arrivé à Boston le 21. La malle n'est arrivée en cette ville que dimanche, à sept heures du soir à cause des mauvais chemins.

O'Connell était mieux, il a passé quelques jours à Paris, où il a été assailli par des milliers de visiteurs qui voulaient voir le Grand Homme, le Libérateur de l'Irlande. Il est parti de Paris pour faire un tour en Italie.

— Des lettres que la dernière malle d'Europe apportait hier pour l'Evêché, nous donnent d'excellentes nouvelles de Mgr. de Montréal ; elles sont datées de Londres et du 2 avril. Sa Grandeur avait laissé Rome le 26 février, était en France au commencement de mars et y terminait quelques affaires ; le 19, l'heureux et rapide voyageur est parti de Paris pour Londres et a visité l'Irlande à la fin du même mois. Notre bon évêque devait retourner en France à la fin d'avril pour s'y embarquer, au 1er de mai, sur un voilier qui le ramènera sain et sauf, nous l'espérons, au milieu de ses chers diocésains.

Le séjour de Mgr. Bourget à Rome a pénétré tous les Cardinaux et les Prélats avec lesquels il a eu des rapports, et surtout le très-Saint-Père de la plus haute estime et vénération pour sa personne. On en pourra juger par les propres expressions que le Souverain-Pontife lui-même employa, en parlant de lui après son départ de la Ville-Sainte : « C'est un homme bien respectable, un Ecclésiastique vénérable, un saint Evêque. — J'ai beaucoup aimé sa modestie et sa simplicité. — J'ai la plus grande estime pour lui. — Dieu le bénira, car il est plein de piété et de zèle. » Dans une autre circonstance antérieure, c'était le 13 février, le très-Saint-Père était allé dire la messe au Séminaire Romain, à l'occasion d'une fête solennelle qui ne s'y célèbre que chaque cent ans. Comme toute était extraordinaire ce jour-là, le St. Père vou-

(1) Il est étonnant qu'un principe reconnu et avoué par des écrivains protestants soit contesté par quelques Catholiques en ce pays. On dira que ces écrivains ne sont pas légistes, au moins ils connaissent les principes naturels, et le droit des gens.

lut bien prendre son déjeuner dans la bibliothèque du Séminaire où se trouvaient réunis plusieurs Cardinaux et Evêques et tous les séminaristes. Mgr. Bourget, avec sa modestie accoutumée, se tenait caché dans la foule ; mais le Maître des Cérémonies en ayant été averti, alla le prendre par la main et le conduisit à un des fauteuils réservés pour les Evêques. A la fin du déjeuner, on présenta à Sa Sainteté un livre richement relié, contenant la relation du miracle objet de la fête du jour, avec deux grandes gravures, l'une sur soie et l'autre sur papier-Chine. Le St. Père après avoir examiné ces gravures, les roula et les attacha avec un ruban ; puis ayant appelé un des Camériers, il lui donna l'ordre de les offrir de sa part à Mgr. l'Év. de Montr. Quand Mgr. eut reçu ce présent, il quitta aussitôt son siège et se jetant aux genoux du Pape, le pria de vouloir bien mettre le comble à sa bonté, en daignant lui donner de ses propres mains ces gravures qu'il se proposait de conserver comme un précieux souvenir. Sa Sainteté condescendant, avec un affectueux sourire, au désir de notre Evêque, reprit les gravures, et en faisant de nouveau Elle-même au bon Evêque ce présent devenu si gracieux, l'accompagna de nouvelles paroles toutes pleines d'affection et de bonté. Aussi le Secrétaire de la Propagande, Mgr. Brunelli, répétait dernièrement à M. Pinsonneault, prêtre de St. Sulpice qui était resté à Rome après le départ de notre Evêque : « je puis vous dire, sans compliment, que peu d'Evêques sont en aussi grande faveur auprès du St. Père qui estime singulièrement Mgr. Bourget. Le Pape ne me parle de votre évêque qu'avec effusion de cœur : c'est plus que de l'estime qu'il a pour lui, c'est de l'affection et de l'amour. »

Certes, tous ces témoignages seraient bien propres à nous faire chérir infiniment notre bon évêque, si nous n'avions pas su déjà apprécier notre saint pasteur ; ça nous fait du moins désirer de plus en plus son heureux et prompt retour au milieu de nous.

--Les actes de bienfaisance et de générosité ne se font plus attendre et toutes les bonnes œuvres reçoivent encouragement et protection dans la charitable ville de Montréal. En voici une nouvelle preuve. Il s'est ouvert depuis quelques mois, avec l'autorisation de l'Evêque, un Hospice ou Maternité Catholique sous le nom de STE. PÉLAGIE, dans le quartier St. Jacques. Une dizaine de Dames pieuses, presque toutes veuves ou filles âgées, se dévouent à cette œuvre, et pour cela vivent en communauté. M. A. Rey, ancien prêtre français, arrivé dans le pays, il y a trois ans, et attaché depuis lors à l'Evêché, dirige ce nouvel établissement. Or, il était question dernièrement de procurer un logis convenable à cette communauté naissante ; et dans leur besoin, ces bonnes Dames se mirent tout simplement à invoquer la patronne de leur hospice par une neuvaine en son honneur, aux fins d'obtenir une assistance qui les mit en moyen de continuer leur entreprise. Eh bien, qu'est-il arrivé ? Leurs exercices étaient à peine finis que, sur l'invitation de Monseigneur l'Administrateur du diocèse, un Bourgeois de cette ville vint lui-même offrir à ces Dames un logement spacieux situé sur l'une de ses propriétés, au même quartier St. Jacques, à quelques arpens de la Providence. Cette maison à deux étages est fournie de bonnes dépendances et environnée d'un excellent jardin. C'est ainsi que, sans hésiter, ce citoyen charitable comprend qu'il faut encourager le bien, ouvrir un asile au repentir et un refuge à l'indigence. Cet homme est le même qui, de concert avec sa vertueuse épouse, favorisa si grandement la fondation du collège des RR. PP. Jésuites, en leur accordant un terrain très-précieux pour une redevance qui est à peine nominale. A ces traits, tout le monde reconnaît le brave M. J. Donegani qui ne veut pas être riche pour lui seul, mais pour son pays et ses contemporains. Honneur devant Dieu et devant les hommes, à tous ces cœurs bien nés, qui comprennent parfaitement la valeur de leurs fortunes et les bienfaits de la Religion ! Nous avons déjà beaucoup de ces noms honorables dans notre jeune patrie.

DÉCOUVERTE—Le *Witness* se met à la torture pour inventer de nouvelles absurdités. Il a trouvé . . . . Oh ! l'admirable chercheur ! . . . Il a trouvé un livre, oui un livre *Romish*, qui, à force d'axiomes, (il y en a sept) prouve que la croyance de l'Eglise *Romish* est que *personne* ne

peut être sauvé, à moins qu'il n'entende de ses oreilles du corps le son de la voix du Pape !!! *And it follows that the salvation of every human being since the days of the Apostles, has been dependant upon the voice of the Pope of Rome.* N'est-ce pas clair ? Et de peur que l'on ne s'y méprenne, le *Witness* ajoute : *Les doctrines de l'Eglise Romish déclarent que personne ne peut se pénétrer de l'esprit de l'évangile, si ce n'est par l'instrument de la voix du Pape.* Il faut citer le texte anglais lui-même, c'est trop incroyable sans cela. *The doctrines of the Romish Church declare, that none can imbibe the spirit of the gospel but through the instrumentality of the voice of the Pope.* D'où il faut conclure, (nous ne tirons cette conclusion qu'avec crainte et épouvante), que celui-là seul sera sauvé qui entendra, de l'une au moins de ses oreilles, le son de la voix du Pape. *He who depends upon hearing the sound of the Pope's voice in his ears.* N'est-ce pas alarmant, décourageant pour vous tous, pauvres Papistes, qui demeurez à 1500, 2000 lieues de Rome. *Upon hearing the sound of the Pope's voice in his ears ! ! !* Et puis, quand même, dans le désir de vous pénétrer de l'esprit de l'évangile *to imbibe the spirit of the gospel*, vous entreprendriez à grands frais le voyage de Rome, pauvres infortunés Papistes, afin d'entendre la voix du Pape, il pourrait bien arriver que vous perdissiez votre argent et vos peines, car le *Witness* vous avertit que le Pape n'est accessible qu'à ceux qui peuvent approcher de sa personne, *the Pope is accessible only to those who can approach his person.* (C'est aussi ce que nous pensions, car il n'était encore venu à l'esprit d'aucune personne de croire que quelqu'un fut accessible à ceux qui ne s'en approchent pas.) Songez-y donc, c'est épouvantable. Evidemment vous êtes tous damnés, pauvres *Romish* !!! Mon Dieu, qui donc vivra assez vieux, comme Mathusalem pour entendre prêcher un Pape, ce qui n'arrive qu'une fois tous les trois siècles. *And if this occurs but once in three hundred years, where are the Mathusalehs who can hope to be saved ?* Ou bien, qui aura les oreilles assez longues, si ce n'est peut-être le correspondant du *Witness*, ou l'ouïe assez fine pour entendre du Canada, la voix *Romish* du Pape ? En vérité c'est décourageant, désespérant ; et l'on n'aurait jamais pensé à cela encore, c'est évident, si le *Witness* du 19 avril du 19ème siècle ne nous l'avait pas révélé comme l'ayant appris lui-même de l'un de ses prophètes, *Un correspondant de Chateauguoy.* C'est sans ressource. Il faut, vite, convoquer une assemblée des éditeurs, collaborateurs correspondans du *Witness* pour aviser au moyen de remédier à un si grand mal et empêcher la perte de tant de pauvres chrétiens qui sont loin de Rome.

Quant à la réponse du *Witness* du 26 avril, nous n'avons pour le moment que des louanges à lui faire pour la générosité qu'il a eue de traduire nos articles ; quand à ses questions sur l'infailibilité du Pape, nous le prions de lire *Mazzarelli, Liguori, Tolle, Bellarmin, le comte de Maistre* et tous les théologiens ultramontains et citramontains qui ont discuté cette question au long, il aura de quoi se contenter à satiété.

—Le maréchal Bugeaud a fait répandre au milieu des tribus arabes, mais principalement des tribus voisines du Maroc, la proclamation suivante :

*Proclamation aux Arabes de la frontière du Maroc.*

« Arabes,

« El-Hadj-Abd-el-Kader fait courir partout le bruit qu'il traite avec nous, comme s'il était un sultan avec lequel le grand roi des Français pût traiter d'égal à égal. C'est une des mille ruses qu'il a souvent employées pour vous abuser et vous précipiter vers votre perte. N'ayez aucune foi dans ces bruits. Nous ne renouvellerons jamais avec lui des traités qu'il a brisés lui-même. Il ne lui reste qu'une chose à faire, c'est de s'en remettre, lui et sa famille, à la générosité du roi des Français : notre souverain est grand et généreux, il le traitera bien quand il se soumettra ; en dehors de cela, il n'y a que de la poudre pour lui.

« Sachez qu'il ne sera plus reçu de lui aucune lettre, à moins qu'il n'envoie un homme de marque de sa confiance pour annoncer sa soumission. Salut. »

Le bruit courait dans la province d'Oran qu'Abd-el-Kader avait failli récemment périr, victime d'un assassinat. Trois tolba de la tribu des Halafs auraient fait feu sur lui, pendant qu'il faisait sa prière à l'entrée de sa tente. Deux balles l'auraient légèrement atteint. Les

coupables, saisis immédiatement, auraient été brûlés vifs.

—Le 24 mars a été un jour de jeûne en Angleterre à cause de la famine d'Irlande, tous les travaux ont cessé, et les églises étaient ouvertes.

En France, la disette se fait vivement sentir ainsi que le manque d'argent. La Russie est venue tirer Louis-Philippe et les banques d'inquiétude en leur prêtant deux millions sterling.

Le *Tablet* annonce le triste naufrage de la barque *Stephani*, capitaine Bruger, parti de Hambourg le 25 octobre, et qui s'est perdue dans la terrible tempête du 18 décembre. Il est péri au-dessus de 160 émigrants qui se rendait au Canada.

—A Philadelphie le conseil de ville a ordonné qu'on prélève \$500 pour illuminer les bâties publiques en l'honneur des victoires du major-général Taylor ; la musique et les feux d'artifices ne devaient pas être épargnés. A la nouvelle de la prise de Vera-Cruz, les bâtimens dans le port ont déployé tous leurs pavillons ? les vaisseaux anglais par courtoisie en ont fait autant ; un seul était pavoisé de vingt-six pavillons en l'honneur de la victoire américaine.

On dit que Santa-Anna s'est réuni au parti de Farias pour continuer la guerre aux dépens du clergé, ce qu'il avait refusé de faire jusqu'alors.

Mercredi le 14 courant, vers six heures du matin à Wilmington. le moulin à poudre des MM. Dupont a fait explosion. il y avait environ 5000 livres de poudre dans les bâtimens qui ont tous sauté. dix-huit hommes ont été tués sur le coup, un autre grièvement blessé est mort peu après.

A Dubuque, Iowa, il est tombé un aérolithe d'environ six pieds de diamètre, il ressemble à du soufre, et a mis en éclat un gros arbre sur lequel il était tombé, et a fait en terre un trou de douze pieds ; on en a trouvé aux environs quelques parcelles. Ce phénomène a causé de vives alarmes parmi la population.

L'année dernière à Buffa les pêcheurs étaient en fleur le 1er avril cette année au même quantième ils étaient encore couverts de neige et la terre était gelée à quinze pouces de profondeur.

Le vaisseau *Thomas W. Sears* est arrivé de Liverpool à Boston après un passage de soixante jours, ayant cent quarante-et-un passagers dont vingt-quatre sont morts de fièvre et de dissenterie. M. Bailey, surintendant des passagers, après informations juridiques, a découvert que pas un seul de ces malheureux avait un sol en sa possession.

Le canal de Lachine sera ouvert aussitôt après la fonte des glaces.

On va creuser dans le lac St. Pierre le plutôt possible un chenal de 150 pieds de large sur 14 de profondeur.

La *Gazette de Montréal* dit que le juge Rolland est nommé juge en chef de ce district, et M. Smith qui a résigné sa place de procureur-général est fait juge puisné.

Le *Quebec Mercury* dit que le *John Mann* sera prêt à marcher vers le 10 de mai. Les chambres de ce magnifique steamer sont presque meublées.

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

—Mgr. l'évêque de Montréal, venant de Rome et retournant en Amérique, est arrivé le 10 à Lyon, où il a rencontré un de ses collègues, Mgr. Power, l'évêque de Toronto du Haut-Canada, qui se rend à Rome pour les affaires de son diocèse. On parle de l'érection d'un nouveau siège épiscopal dans le nord du Canada, pour faciliter les missions parmi les sauvages et les Canadiens vers la baie d'Hudson.

*Ami de la Religion.*

—On nous écrit de Bordeaux :

« Depuis plus d'un an l'expérience n'avait plus laissé aucun doute sur la nécessité d'avoir des frères comme gardiens dans la prison cellulaire de Bordeaux. Le nouveau système cellulaire est bien assurément le meilleur mode d'emprisonnement pour obtenir quelque bien dans la classe si nombreuse et de plus en plus grande des criminels ; mais c'est une profonde erreur que d'attendre de la cellule seulement la moindre amélioration, même des prisonniers. Si la cellule se trouve privée de l'action continue, inessante de la religion, elle devient le tombeau inévitable de l'esprit et du cœur

des détenus. C'est un fait constaté par le témoignage de ceux qui sont appelés à exercer dans de pareilles prisons un ministère de charité et de dévouement. Le système lui-même ne saurait être appliqué, et la reine de plus en plus marquée du régime cellulaire dans la prison de Bordeaux, avec la surveillance des gardiens laïques, n'a pas perçus qu'on différerait plus longtemps encore à voir des frères de la doctrine chrétienne.

« Ces bons frères sont donc installés dans la prison cellulaire depuis le mois de janvier. On ne tardera pas à connaître la différence du service de ces hommes d'avec celui d'hommes ordinaires, dont on a dit à la Chambre des Députés, lors de la discussion du projet de loi sur la réforme des prisons : « Souvent la compagnie la plus dangereuse pour les détenus est celle des gardiens... »

« Laisant de côté tout esprit de parti, on est obligé, quand on ne veut voir que le bien à faire, d'avouer que le système cellulaire surtout exige impérieusement la présence d'hommes dévoués et charitables, tels que les frères. »

Nous savons de bonne source qu'à Tours, où les détenus sont, comme à Bordeaux, soumis au régime cellulaire, on commence aussi à reconnaître que ce système ne saurait donner de bons résultats avec des gardiens ordinaires. Le *Constitutionnel*, qui vient de publier un article de six colonnes contre l'introduction des frères dans les prisons, nous permettra de lui dire très-prochainement pour quoi, sur cette question, ses amis les plus dignes et les plus intelligens sont de notre avis contre le sien.

*Univers.*

ALLEMAGNE.

—Un des meilleurs journaux catholiques d'Allemagne, la *Nouvelle Sion*, montre combien, sous le double rapport de l'instruction universitaire et du ministère pastoral, le sort des protestans, en Bavière, est préférable à celui des sujets catholiques de la monarchie prussienne. La Prusse possède et entretient largement quatre universités exclusivement protestantes ; deux autres universités, Breslau et Bonn (toutes deux de fondation catholique), sont aujourd'hui mixtes, et n'ont chacune qu'une faculté théologique catholique ; le reste de l'enseignement, à peu d'exceptions près, est confié à des professeurs protestans.

Quant à l'administration pastorale, voici le tableau qu'en trace cette estimable feuille, en ne citant que les deux provinces de la Marche de Brandebourg et de la Poméranie, dépendantes l'une et l'autre du diocèse de Breslau.

Berlin, avec une population de 25,000 catholiques, dont 5,000 soldats, n'a que cinq prêtres, à savoir : un prévôt et quatre chapelains. Ce clergé, si exigü, dessert, par charité, Charlottenbourg avec 130 catholiques ; Rixdorf avec 150 ; Köpenik avec 70 ; Furstenwalde avec 70 ; Nauen avec 130 ; Oranienbourg avec 20 ; Zechdank avec 20 ; Neustadt-Zberswald avec 50 ; Writzen avec 160 ; Strausberg avec 50 ; Greifenberg et Schwedt avec 70 ; Neu-Ruppin avec 50, et Neu-Strelitz avec 30. Quelle circonscription paroissiale pour cinq prêtres !

Potsdam, qui compte dans son enceinte 2,500 catholiques, dont la moitié appartient à la mission de Luckenwalde, qui en dépend, avec 200 catholiques n'ont que deux prêtres. Spandau n'en a qu'un seul, avec ses 1,000 catholiques, dont 500 militaires. Francfort-sur-l'Oder n'en a qu'un pour administrer 200 catholiques disséminés en dix communes des environs. Steinfurt compte, *intra-muros*, 850 catholiques, et environ 3,000 répandus en vingt-quatre missions circonvoisines, et n'a que deux prêtres. Stralsund, avec ses îles adjacentes des Rügen, Bergen et l'Utthus ; Greifswalde avec 110 catholiques et Wolgast n'a qu'un seul prêtre. Il faut y joindre encore les deux chapellenies locales de Brandebourg avec 400, et Stargard, en Poméranie, avec 150 catholiques, administrées chacune par un prêtre. Dans les lieux appelés missions, le service divin n'est célébré qu'une ou tout au plus deux fois dans l'année ; mais ces brebis dispersées d'Israël s'assemblent les dimanches et fêtes dans un local particulier, et y entendent la lecture, que leur fait un catéchiste, de quelques sermons bien orthodoxes. A Hoppenheim, à Vicereck et à Louisenthal, ces catéchistes-lecteurs autorisés à cet effet, confèrent même le baptême aux enfans.

Telle est la situation de la population catholique, lorsqu'elle se trouve en minorité, dans ceux des domaines de cette maison de Brandebourg, si engraisée des dépouilles de l'Eglise. Ce n'est pas à dire que là où les catholiques sont en majorité, leur situation soit beaucoup plus heureuse. Si l'administration spirituelle y est moins entravée, et si le culte y est plus assuré en revanche ils sont chaque jour plus tourmentés par les exigences du pouvoir temporel, qui, pour n'en citer qu'un seul exemple, prétend à la nomination du supérieur du petit séminaire, fondé par les seules ressources, que vient de lui fournir le charitable zèle de la population catholique.

## NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

—Extraits du *Canadien* du 21 avril.

On écrit de la Pointe-Saint-Pierre (Gaspé), en date du 3 avril :

« Il y a toute apparence que le printemps sera, cette année, très-tardif ici. Le golfe, aussi loin que l'œil peut pénétrer, n'est qu'une masse compacte de glace ; le temps est toujours très-froid, et il n'y a aucun signe de dégel.

—Le bateau à vapeur *Charles-Edouard* a fait hier matin sa première traversée de ce printemps de la Pointe-Lévi à Québec.

—La barque *Harland*, échouée à Saint-Thomas l'autonne dernier, est rentrée dans notre port hier matin.

— Il est arrivé hier soir une goélette venant des Eboulemens, avec de la farine et des animaux, et une autre avec farine, œufs, pommes de terre et bardeaux. Ce matin il en est arrivé une appartenant à M. Price et venant du Saguenay.

— Le premier bâtiment neuf, lancé à l'eau des chantiers de construction de Québec ce printemps, l'a été hier matin du chantier de M. G. Black à l'Anse-des-Mères. C'est une belle barque du port-d'environ 500 tonneaux, qui a été nommée *the Scottish Maid*.

— La fièvre scarlatine fait, dit-on, de grands ravages à Frampton où un grand nombre d'enfants en sont morts.

*Une prison comme on en voit peu.*—Le *Saint Louis Republican* possède un correspondant qui lui décrit, du Mexique, tous les endroits où doit passer l'armée américaine. Dans une de ses lettres datées de Saltillo, ce correspondant fait le tableau suivant d'une prison mexicaine :

“ Le pénitencier qui contient 70 condamnés, est une belle et joyeuse résidence, les prisonniers, parfaitement vêtus, y jouent aux cartes, chantent, dansent et passent doucement leur vie dans une molle indolence.”

C'est une note à prendre pour ceux qui s'occupent de la réforme des prisons.

Il y a eu dernièrement à Birmingham, une assemblée pour le soulagement des Irlandais et des Écossais ; les souscriptions reçues s'élevaient à £1,500, on croit qu'elles atteindront le chiffre de £10,000. *Aurore.*

## FRANCE.

— La chambre des députés de France a adopté le 15 mars, à la majorité de 139 voix contre 4, le projet de loi relatif à l'établissement de paquebots à vapeur entre la France et l'Amérique.

— On a vu comparaitre la semaine dernière, sur les bancs de la police correctionnelle de Soissons, le nommé Charles de Rouey, d'une des plus anciennes et des plus nobles familles de ce pays. Ce malheureux, en qui coulent les derniers restes peut-être du sang de Charlemagne, a déjà quoique jeune, subi vingt-trois condamnations.

## ANGLETERRE.

— La Banque du Nord de l'Angleterre, ayant son siège à Newcastle-sur-Tyne, est en déconfiture avec ses dix succursales. Bien des familles sont ruinées par ce désastre.

— Le *Cambria*, paquebot à vapeur de la marine royale, parti de Boston le 1er mars, et d'Halifax le 31, est arrivé à Liverpool le 16, dans un état fort délabré, après une traversée des plus orageuses. Le lendemain de son départ d'Halifax, le 4 au soir, il se trouva pris dans un vaste champ de glaces flottantes, d'où il ne put sortir qu'en déviant sa route vers le sud, et après avoir fortement endommagé ses roues et perdu en partie le cuivre dont il était doublé. Le jour suivant il vit un nombre immense de montagnes de glace. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'après les avaries et le retard de douze heures qu'il avait éprouvés, il ait pu faire la traversée en si peu de temps. Il a eu perdu environ un tiers de sa route de tribord.

*Le Great-Britain.*—Une assemblée des propriétaires du “*Great-Britain*” a eu lieu le mois dernier à Bristol. La réunion a duré trois jours et a été des plus orageuses. On a vivement reproché aux directeurs de n'avoir assuré que pour 17,000 liv. sterl. un navire qui en avait coûté près de 140,000 ; on les a aussi blâmés d'avoir rendu le prix du passage aux passagers qui se trouvaient à bord au moment du sinistre ; enfin, on les a accusés de n'avoir pas pris des mesures assez immédiates et assez efficaces pour remettre le steamer à flot. Les directeurs, dont le tort le plus réel dans tout cela était l'insuccès et la perte de l'entreprise, ont répondu de leur mieux à ces récriminations. Le “*Great-Britain*” ont-ils dit, avait été assuré pour cinquante mille livres à ses deux précédents voyages et l'on avait vainement cherché à renouveler cette assurance. En définitive, le résultat de la réunion paraît avoir été la dissolution de la compagnie et la vente de tout son matériel.

## TURQUIE.

*La choléra.* Une lettre d'Oroomiah, datée du 14 novembre, rapporte que le choléra s'est déclaré à Tabeez, le 12 octobre, et y a exercé ses ravages pendant un mois : on a compté, pendant la plus grande partie de cette période, 300 à 450 morts par jour. Le 25, il a fait son apparition à Oroomiah, et à la date de la lettre dont nous venons de parler, il avait presque entièrement disparu, après avoir emporté un grand nombre de victimes. Le fléau a surtout sévi contre la population musulmane. Les missionnaires, pendant la maladie, se sont retirés à leur résidence du Mont-Seir, que le choléra n'a pas atteinte.

## ALLEMAGNE.

— On écrit de Hambourg, le 3 février :  
“ Depuis ce matin nous sommes assordis par le bruit d'une forte et incessante canonnade : c'est que, sur une grande étendue de l'Elbe, on brise la glace à coups de canon, afin de frayer un chemin à une cinquantaine de navires destinés pour Hambourg, qui se trouvent à l'embouchure de l'Elbe et dont plusieurs sont chargés de grains.”

## SILÉSIE.

— Des scènes de massacre et de pillage, pareilles à celles qui avaient eu lieu récemment en Silésie (Autriche polonaise), viennent de se passer en Russie, dans le gouvernement de Mohilef (Russie Blanche). Dans l'un comme dans l'autre pays, les nobles ont été assassinés et leurs châteaux pillés et brûlés par les paysans aux cris de “*Vive l'Empereur !*” Le *libéralisme*, descendu jusqu'aux hameaux, vient en appui à l'*absolutisme* : cela pourrait s'expliquer facilement. Les seigneurs polonais ont voulu la liberté pour eux seuls, mais ils n'ont pu empêcher la lumière de descendre au-dessous d'eux.

## MEXIQUE.

*Incident du siège de Vera-Cruz.*—Les correspondances particulières nous apportent de tous côtés sur les événements qui viennent de s'accomplir au Mexique, des détails parmi lesquels nous choisissons les plus intéressants pour nos lecteurs. Voici comment une de ces lettres raconte la première journée du bombardement de Vera-Cruz :—22 mars 1847.

Aujourd'hui vers deux heures, le capitaine Johnson, du corps des ingénieurs topographes, est parti avec un pavillon de parlementaire et une lettre du général Scott pour demander la reddition de la ville. C'était tout simplement une manière polie de prévenir MM. les Mexicains que nous allions répondre aux balles et aux boulets, dont ils nous avaient gratifiés depuis quinze jours.

Le capitaine Johnson était accompagné d'un interprète et d'un clairon. Arrivé près des murs, il fit sonner du clairon et déployer le drapeau blanc. Plusieurs Mexicains s'avancèrent alors, et le premier d'entr'eux reçut la communication du général Scott qu'il s'empressa d'aller transmettre au commandant de la ville. Pendant ce temps, les autres restèrent en compagnie du capitaine Johnson ; on étendit le drapeau blanc par terre, on s'y assit et l'on se mit à déviser de choses et d'autres, tout en fumant des cigarettes. Au bout d'une heure, le premier officier revint, et, avec une exquise politesse, il transmit au capitaine Johnson la réponse du commandant de la place : “ Que les Yankees aillent au diable, avait dit Morales, je ne rendrai point l'héroïque Vera-Cruz.” Le capitaine Johnson se leva, salua les Mexicains par des complimens à leur manière et parti. Il n'était pas à moitié chemin du camp que l'artillerie avait recommencé le feu.

Vers 4 heures de l'après-midi, nos mortiers commencèrent enfin à se faire entendre et à lancer leurs bombes sur la ville. Les premiers coups ne portèrent pas bien ; mais on ne tarda pas à mieux faire, et bientôt tous les coups portèrent. Aussitôt qu'ils entendirent notre feu les Mexicains se mirent à nous répondre de toutes leurs batteries de la ville et de toutes celles du château. Pendant un moment, ils couvrirent nos retranchemens d'une grêle de bombes et de boulets.

Sur ces entre faites la petite escadre du capitaine Tatnall vint se placer entre la ville et le château, sur l'une et sur l'autre ; les canons à la Paixhans firent merveille ; il est impossible de les manœuvrer avec plus de précision et de vigueur. La canonnade dura fort vive jusqu'à la nuit. A ce moment celle de notre petite escadre cessa tout à fait ; celle de la ville et du château se ralentit ; celle de nos retranchemens continua seule avec une vivacité presque égale.

La batterie des mortiers était commandée par le capitaine Vinton qui avait sous lui 150 artilleurs. Lorsqu'elle eut commencé le feu, le brave capitaine, qui se trouvait alors en compagnie du major Scott, monta sur le retranchement pour mieux observer l'effet des bombes. “ Major, lui cria-t-il, avec enthousiasme, comme vous allez passer devant son mortier, dites aux officiers que les bombes font bien leur devoir.” Sur ce, il descendit, prit la même route que le major, s'arrêta un moment pour causer avec le capitaine Blanchard et le lieutenant Nicholls qui se trouvaient dans le retranchement avec la compagnie du Phénix et un détachement du 5e infanterie, sous les ordres du major Scott ; puis il prit son chemin pour regagner sa position. En ce moment une bombe traversa le parapet et atteignit à l'occiput le brave capitaine qui tomba à la renverse les bras croisés sur la poitrine. La mort de cet officier a causé une vive sensation ; il était sincèrement aimé. Le général Worth a été fort affecté de sa perte ; aussitôt qu'il en fut instruit, il monta à cheval et vint visiter le retranchement. Il était d'autant plus ému que c'est lui-même qui le matin avait assigné au capitaine Vinton le poste où il est mort glorieusement.

Une autre correspondance, écrite à bord du *Princeton*, nous raconte de la manière suivante le dernier acte du siège :

“ J'ai assisté à la reddition de 4,000 soldats mexicains. Elle a eu lieu dans une vaste plaine, hors des murs de la ville. Les simples soldats semblaient fort indifférens ; mais les officiers paraissaient chagrins et très-mortifiés. Ils étaient pauvrement vêtus. Quelques-uns portaient de vieux chapeaux blancs ; d'autres en avaient de noirs : ils n'avaient probablement point vu un dollar depuis bien des mois.”

“ La vue de la *Plaza* au moment de la prise de possession aurait, sans contradiction, été fort belle, si nos troupes eussent été habillées comme le sont nos soldats de parade à Philadelphie. Mais il est difficile de voir une réunion de démons plus sales et plus déguenillés.”

“ J'ai été dans le palais du gouverneur, très-bel édifice, qui occupe un des côtés de la *Plaza*, et où le général Scott a établi son quartier général. Je regardais une très-belle chambre, où évidemment une bombe avait éclaté, lorsqu'un Mexicain vint m'offrir de me montrer la maison. Je le suivis dans une pièce qui avait évidemment été magnifique, mais à ce moment dévastée. “ Là, me dit le Mexicain, en me montrant une place près de la porte qui avait été enlevée, là était assise une dame avec deux enfans : ils ont été tués par la bombe qui a fait tout le mal que vous voyez.”

“ Le bombardement a duré trois jours et demi.—La ville a grandement souffert, les bombes et les boulets ont porté dans toute son enceinte. Une partie, située près d'une petite batterie de cinq bouches à feu, qui a bravement fait son devoir, a été entièrement détruite, et en a juger par l'odeur qui règne aux alentours, il est à craindre que les corps de bien des femmes et des enfans ne soient ensevelis sous les ruines.”

“ Le feu de cette batterie a été vraiment extraordinaire ; ses bombes et

ces boulets frappaient les ouvrages ou combattaient les marins et les officiers de marine presque avec la précision d'une balle de fusil.

« A cette même batterie la rampe du pavillon fut brisée par un boulet. Un officier prit alors le drapeau, et, montant sur le parapet, le tint jusqu'à ce qu'il fut tué. Cet acte d'audace fut répété trois fois.

« J'ai entendu dire au colonel Toten qu'il n'a jamais vu un aussi admirable manquement du canon que celui des Mexicains. Ceux-ci ont été obligés de se rendre par le manque de provisions, les soldats n'ayant pas une once de vivres ni dans la ville, ni dans le château, et aussi pour sauver d'une complète destruction cette belle ville qui est dominée par la colline qu'occupaient nos troupes. »

## ÉTATS-UNIS.

— Les journaux américains ne font mention d'aucune nouvelle importante du théâtre de la guerre. On pense que Santa-Anna doit être rendu à Mexico pour y rétablir l'ordre. Le général Scott se prépare à marcher sur la capitale du Mexique et on dit que le général Taylor doit se joindre à lui pour donner un dernier coup, et forcer l'ennemi à demander le paix.

Il paraît maintenant que le nombre des morts au siège de Vera-Cruz, n'a été que de 200.

P. S.— Des nouvelles de Brazos du 2 courant reçues le 19 à Boston font mention d'une autre bataille qui a eu lieu entre le général Taylor et les forces mexicaines. La rencontre s'est faite près de Tula, et après un combat de plusieurs heures, les mexicains ont été contraints d'abandonner la place, en laissant un grand nombre des leurs sur le champ de bataille. Parmi les prisonniers faits par les Américains se trouvent les généraux Urrea et Canales.

*Portraits des généraux Taylor et Scott.*— Ces deux hommes, quoique appartenant au même parti, ont pourtant entr'eux de frappantes dissimilitudes, comme hommes et comme généraux. Du même âge à peu près, l'un est modeste et simple comme un habitant des champs, l'uniforme et le chapeau à plumes le gênent, autant qu'il le peut il les dépose pour revêtir sa veste de toile et son chapeau de paille de fermier. Allant droit au but en toutes choses, comme l'homme de la nature, il n'évite aucun combat et est toujours prêt à rencontrer l'ennemi. Il fait la guerre par instinct plutôt que par art et avec les lumières d'un sublime bon sens plutôt qu'avec celles de la science ; il a la pénétration d'Yankee de l'Est et la grandeur d'âme du planteur du Sud ; homme d'action plutôt que de paroles, il frappe dru, parle peu, mais parle toujours bien. C'est le vrai type du général républicain ; c'est Cincinnati qui a quitté la charrue pour les camps et aimerait autant probablement, retourner à sa charrue que revêtir l'habit présidentiel, car c'est encore un uniforme.

L'autre, le général Scott, est un magnifique soldat : il a la taille d'un héros, le front haut et la physiologie ouverte, expressive, affable, mais empreinte du sentiment de sa valeur personnelle. Le général Scott est le plus bel homme de son armée. Il aime le commandement, il aime l'uniforme, il aime la parade. Brave comme César, il est glorieux comme lui. Ses proclamations sont pompeuses, ses bulletins sont verbeux et aussi diffus que ceux du général Taylor sont concis et laconiques. Homme d'étude, officier formé à l'école autant que sur les champs de bataille, il aime à opérer selon les traditions militaires et à battre son ennemi selon les règles. Il n'eût certainement pas combattu comme l'a fait le général Taylor, à Monterey et à Buena-Vista, mais le général Taylor, n'eût peut-être pas pris Vera-Cruz sans effusion du sang américain, comme lui. Celui-ci ne voit que Santa-Anna et l'honneur de son pays au bout de son épée et de ses victoires ; celui-là y voit la renommée, la gloire et, probablement la présidence. Et le public, qui, avec le flair si perspicace de la foule, devine, juge les sentiments de ces deux hommes égaux par le courage, entoure plus particulièrement de sa sympathie celui qui la cherche le moins, et qui semble par cela même la mériter le plus. Aussi croyons-nous que de ces deux compétiteurs futurs, le vieux *Rough and Ready* est celui qui a le plus de chances de succès, celui qui est le mieux fait pour donner la victoire au parti qui lui confiera son drapeau.

*Courriers des Etats-Unis.*

*Illumination.*— Le 9 avril, les propriétaires de l'Astor House ont illuminé ce bâtiment en l'honneur du général Taylor. Un journal dit avec raison que la ville entière eût dû suivre cet exemple.

*Un requin.*— Dernièrement à la Nouvelle-Orléans, un malheureux enfant tomba dans le bassin de Carondelet et ne put être retrouvé malgré les recherches les plus actives. Le 31 mars dans le bassin même où le pauvre enfant avait disparu on a pris un énorme requin. Ce monstre marin à vingt-deux pieds de longueur et a dû être à la curiosité publique le lendemain, 1er avril. C'est comme on le voit, un redoutable poisson d'avril surtout, si comme on le pense, on retrouve en lui quelques restes informes du malheureux noyé. Un médecin doit ouvrir le monstre pour s'assurer du fait.

— Les élections municipales de New-York se sont terminées par le triomphe complet des whigs qui ont élu le maire, M. W. V. Brady, et la majorité des deux conseils municipaux.

A Brooklyn, les démocrates sont également en minorité.

— Un grand navire, que l'on croit être le *Glenelg*, venant d'Amérique, chargé de céréales pour l'Irlande, a brûlé dans le canal Saint-Georges, en vue des côtes d'Angleterre, avec tout ce qu'il y avait de monde à bord.

— Le vapeur à hélice *Sarah Sands*, parti de New-York le 25 février, est arrivé à Liverpool le 17 mars. Il était aussi dans un état fort délabré,

ayant éprouvé de grandes avaries tant dans son mécanisme à vapeur, que dans sa voilure et sa mâture. Sa machine à vapeur avait été pendant cinq jours hors de service.

*Désastres sur mer en 1846.*— La *Liste Commerciale* de New-York donne le tableau suivant des désastres arrivés la plupart sur les côtes des Etats-Unis pendant l'année 1846, et dont les détails sont consignés dans le *Sailor's Magazine* de cette année.

Navires,	64	Sloops,	33
Barques,	61	Bâtimens à vapeur,	9
Bricks,	129		
Goëlettes,	194	Total	490

De ce nombre, appartenant aux nations suivantes :

Etats-Unis :		Espagne :	
Navires,	28	Navire,	1
Barques,	18	Barques,	2
Bricks,	74	Bricks,	3
Goëlettes,	168	Goëlette,	1
Sloops,	17	Suède :	
Bâtimens,	6	Navire,	1
Angleterre :		Barques,	2
Navires,	27	Brick,	1
Barques,	28	Hollande :	
Bricks,	29	Brick,	1
Goëlettes,	17	Sardaigne :	
France :		Sloop,	1
Navire,	1		
Barques,	5		
Brick,	1		
			432

A quoi il faut ajouter 58 bâtimens perdus dans une seule tempête à la Havane et à Matanzas, ce qui complète le nombre de 490. Le nombre de personnes qu'on sait être périées dans ces désastres est porté par le journal américain à 583. Il ajoute qu'il y a 27 autres bâtimens dont on n'a jamais eu de nouvelles. Ce tableau reste bien en deça de la réalité.

## PRIX DU MARCHÉ.

Marcé Bonsecours, 12 Avril 1847.

PROVISIONS.		s. d.	s. d.
Bled,	par minot	6 0	6 2
Avoine,	—	2 6	2 9
Orge,	—	3 0	3 3
Pois,	—	5 2	5 4
Sarrasin,	—	2 6	2 9
Seigle,	—	3 6	3 9
Patates	par boisseau	3 9	4 0
Bœuf,	par livre	0 3	0 6
Mouton	par quartier	2 6	6 0
Lard,	par livre	0 6	0 7
Beurre salé,	—	0 7½	0 8
“ frais,	—	1 0	1 1
Fromage,	—	0 5	0 6
Sucre d'érable,	—	0 5	0 6
Œufs	par douzaine	0 10	0 11
Dindes, vieux,	par couple	6 0	7 6
“ jeunes,	—	4 6	5 0
Oies,	—	3 6	5 6
Canards,	—	2 9	3 0
Poulets,	—	2 6	3 0
Poulets,	—	2 0	2 3
Pordrix,	—	2 6	3 0
Fleur	par quintal	13 6	15 0
Farine d'avoine,	—	15 6	16 0
Bœuf,	par 100 liv.	2 5 6	35 0
Lard frais,	—	30 0	37 6
Oignons,	par minot	4 0	5 0

## LE KNOT.

CHAPITRE 10.

SUITE.

— Très-bien ! dit le comte en pressant énergiquement la main du jeune homme, je n'attendais pas moins de vous. Quant à moi, je me chargerai d'agiter le reste de la Lithuanie : la vieille influence de ma famille, la confiance qu'on m'y accorde, me donne l'espoir d'y relever encore assez promptement l'état de nos affaires. Casimir qui n'a que de trop bonnes raisons pour s'éloigner quelque tems de cette province, ira parcourir la Volhynie et l'Ukraine, pour les entraîner à notre exemple dans un soulèvement général. Si maintenant, comme tout me le fait espérer, nous voyons bientôt apparaître sur nos frontières l'avant-garde de l'armée polonaise, ou tout au moins quelques corps détachés pour y appuyer nos premiers efforts, pouvons-nous douter qu'une vaste conflagration ne s'étende comme

un rapide ouragan, depuis les cimes des monts Karpathes jusqu'aux grèves de la mer Baltique ? Tous les rapports qui nous arrivent de Varsovie nous confirment l'importance et la grandeur des événements accomplis : et dusse-je me heurter bientôt à de nouvelles déceptions, je ne puis me résoudre à demeurer les bras croisés dans une inaction honteuse, lorsque je sais qu'il n'y a pas un seul cœur dans ces provinces qui n'aspire à la délivrance de la Pologne. Ne vous y trompez pas, Raphaël, nous ne sommes point des révolutionnaires : les nobles, ici, c'est-à-dire, tous ceux qui possèdent le sol, font cause commune avec l'habitant des villes et les paysans : nous ne sommes tous que des citoyens violemment opprimés et cherchant à recouvrer notre indépendance.

—Grâce à Dieu, répondit Raphaël, j'ai toujours reconnu ce droit à mon pays : et nous n'avons jamais différé que sur les moyens de le faire revivre : il ne dépendra pas de moi aujourd'hui que nous n'y arrivions par tous les sacrifices nécessaires à cette grande cause.

—C'en est un bien grand de nous séparer, mes chers enfans, reprit le comte d'une voix attendrie ; mais qui de nous voudrait s'abandonner à un lâche repos, lorsque nous sommes tous conviés à l'honneur de sauver notre patrie ? Ce soir, sans plus tarder, chacun de nous commencera sa rude mission. Terminons d'ici là nos derniers apprêts et que Dieu vous conduise !

A l'heure convenue, nos amis se réunirent une dernière fois et se firent de touchants adieux, mais tout en maîtrisant avec courage les faiblesses de leurs cœurs.

—Mes enfans, dit le comte en réunissant les mains de Raphaël et de Rosa dans les siennes, vous êtes destinés l'un à l'autre ; et nul de vous ne l'oublie. Mais avant toute chose, vous vous êtes dévoués à votre pays. Servez-le donc, Raphaël, avancez l'heure de sa délivrance, illustrez-vous-entre tous ses défenseurs, et sachez qu'il n'y a pas dans tout le royaume une âme qui sera plus attentive à vos travaux, plus soucieuse de vos périls, plus fière de vos succès que celle à laquelle vous devez alors vous unir.

—Oh oui ! tout ce que vous ferez pour notre infortuné pays, ajouta Rosa en fixant ses regards émus sur le noble visage de son fiancé, sera pour moi d'un prix bien autrement élevé que tout ce que vous pourriez entreprendre pour m'être seulement agréable. Je me hasarde à vous parler ainsi, parce que nous sommes dans une de ces redoutables situations où les femmes elles-mêmes peuvent n'être pas inutiles à la défense commune ; et puisque vous attachez quelque prix à mes paroles, bien loin de les perdre en vaines expressions de crainte et de tristesse, je souhaite ardemment que le souvenir que vous en garderez, vous anime et vous soutienne au milieu des périls que vous allez braver.

—Dieu m'est témoin, répondit Raphaël, que depuis le premier moment où mon esprit a pu comprendre les incomparables malheurs de la Pologne, je n'ai plus eu d'autre pensée que de me dévouer pour son salut : les années n'ont fait que fortifier ce sentiment dans mon cœur. Aussi, c'est avec une indicible joie que je rencontre dans celle qui consent à unir sa destinée à la mienne une si vive et si profonde sympathie pour ce qui doit être le but suprême de tout mes efforts durant toute ma vie. Puisse-je donc remplir votre attente en servant comme vous le désirez notre commune patrie. Adieu, mes très-chers amis, notre séparation est l'épreuve que je redoute le plus.

Plus ému qu'il ne voulait le paraître, Raphaël alors s'éloigna brusquement en faisant de la main un dernier signe d'adieu et suivit en silence le guide qui devait le conduire à travers la forêt et lui faciliter l'entrée de Grodno. Ils marchèrent une grande partie de la nuit et se reposèrent seulement deux ou trois heures avant le lever du jour, dans une pauvre hutte de bûcheron qu'ils rencontrèrent sur la lisière du bois. Ils se remirent en route vers six heures du matin, à la lueur du crépuscule ; mais en avançant dans les campagnes qui environnaient Grodno, ils s'aperçurent bientôt qu'il leur serait impossible de pénétrer dans la ville sans être arrêtés. Les troupes russes échelonnées de distance en distance, en couvraient tous les abords. Un camp même était formé sous les murs de la place. Car les autorités de la province ayant eu connaissance, comme on sait, des plans du comte Bialewski, et sachant que le premier mouvement des insurgés devait être dirigé sur Grodno, avaient aussitôt concentré sur ce point toutes les forces disponibles dans un rayon de vingt-cinq lieues. Raphaël reconnut donc qu'il serait aussi périlleux qu'inutile de chercher à établir des rapports avec l'intérieur de la ville : il se perdit infailliblement en essayant d'y entrer ; et d'ailleurs que pou-ait-on y entreprendre en présence d'une population frappée de terreur et gardée à vue par des milliers de baïonnettes. Sans tergiverser davantage, car le temps était pré-

cieux, il résolut de se rendre à Wilna, dont il était éloigné au moins d'une trentaine de lieues. Comme il n'avait entendu parler d'aucune autre tentative de soulèvement, et que Wilna se trouvait à une grande distance des domaines du comte, qui attirait en ce moment toute l'attention des Russes, il pensa que l'accès en serait moins surveillé, plus facile, et qu'il pourrait s'aboucher et s'entendre avec le comité national. Ce calcul se trouva juste, et après deux ou trois jours de marche, il arrivait sur les hauteurs qui dominent Wilna. Il fallait pénétrer dans la ville ; s'y présenter comme voyageur, c'était se livrer soi-même.

—Si je pouvais, dit Raphaël à son guide, prévenir quelques uns de nos partisans, ce serait le point essentiel ; car ou ils trouveraient quelque moyen de tromper la surveillance pour me faire entrer ou ils viendraient eux-mêmes s'entretenir avec moi hors la ville.

—S'il ne s'agit que de voir vos amis, je m'en charge, répondit le guide ; vous voyez ces chariots de la campagne chargés de provisions qui se dirigent vers la ville ; il m'est facile de les suivre, de lier conversation avec les bonnes gens qui les conduisent, et en me faisant passer avec eux pour un paysan des environs, d'entrer librement dans Wilna. Donnez-moi bien vos instructions et vos adresses, afin que j'aie droit mon chemin et que je n'éveille la curiosité de personne par mes questions et mon air embarrassé, je vous réponds du reste.

—Merci, mon brave, votre idée est excellente, et nous n'avons rien de mieux à faire que de l'exécuter sans perdre une minute.

Et comme Raphaël connaissait parfaitement Wilna puisqu'il y avait pendant plusieurs années suivi les cours de l'Université, il détailla minutieusement à son guide toutes les rues qu'il aurait à prendre une fois dans la ville, pour arriver sans encombre au logis d'un avocat, du reste très-connu, M. Michel Sapiehna. Il lui répéta plusieurs fois ce qu'il aurait à dire, car il ne voulait pas lui donner de lettre, de peur de le compromettre, dans le cas où, par malheur, il aurait affaire à la police. Le guide, homme du reste très-intelligent, prit alors congé de Raphaël, et, d'un pas alerte et résolu, se dirigea vers la ville. Son plan réussit à souhait, on le prit pour un des paysans qui portaient des vivres au marché, et il peut arriver sans obstacle chez l'avocat en question, auquel il demanda à parler comme s'il avait quelque gros démêlé avec la chicane. Introduit dans le cabinet où travaillait le maître du logis, il découvrit alors très-nettement l'objet de la visite. Au premier moment, il faut le dire, M. Sapiehna parut fort embarrassé et même fort effrayé de la communication qui lui était faite. C'était une imprudence extrême ; la police exerçait la plus rigoureuse surveillance, et elle était trop en éveil pour pouvoir la tromper. Un homme qu'elle soupçonnait était un homme perdu. Et c'était d'ailleurs vouloir compromettre les dernières chances de l'avenir que de prétendre à la moindre tentative en un tel moment.

—Que voulez-vous que je fasse, mon bon ami, que voulez-vous que je fasse ? répétait M. Sapiehna dans une perplexité qui pouvait faire un peu douter de son courage.

—Il faudrait d'abord tirer mon maître de la périlleuse situation où il se trouve, répondit le guide avec un naïf sang-froid, et ensuite vous vous trouverez avec un courageux jeune homme qui vous en dira et vous en monterera plus long.

Le regard qui accompagna ces quelques mots fit rougir notre avocat et le rappela, un peu malgré lui, aux véritables sentiments du rôle qu'il avait accepté en se faisant distinguer par ses harangues dans le comité national. Il se mit à pérorer quelques minutes pour prouver qu'il était lui-même un patriote à toute épreuve, puis il ajouta qu'il allait conférer sur cet événement avec quelques amis et qu'il ne tarderait pas à revenir avec des résolutions bien arrêtées sur cette difficile conjoncture. Il donna, du reste, des ordres pour que le messenger fût honnêtement régala dans sa maison. Maître Sapiehna était au fond sincèrement dévoué à son pays et le servait bravement en toutes circonstances dans les rangs du barreau. Il parlait courageusement et ne reculait pas même devant des affaires où il avait à lutter contre les redoutables défiances de la politique russe, ce qui avait certainement son mérite ; mais enfin, quand il fallait se lancer dans les voies brutales de la force, il fut bien l'avouer, maître Sapiehna avait les faiblesses de Démosthènes. Rempli, d'ailleurs, des meilleurs intentions, il se rendit aussitôt chez un des membres du comité, le docteur Néroski qui passait à juste titre pour un homme déterminé, et il lui fit part de ses embarras. Ils rêvèrent quelque temps sur ce qu'il y aurait à faire proposant et jetant tour à tour mille expédients assez hasardeux pour faciliter l'entrée de la ville à notre ami Raphaël, car le docteur avait aussitôt



déclaré qu'il fallait à tout prix recevoir l'envoyé du comte Bialewski. Enfin, l'intrépide docteur trouva un idée assez ingénieuse.

—Je vais sortir de la ville en voiture, dit-il, comme pour aller visiter un malade, en me faisant accompagner d'un jeune ami que je forme à la médecine et qui me suit très-souvent dans mes visites. Nous rejoindrons l'envoyé du comte, qui montera dans ma voiture à la place de mon aide, et je le ramènerai avec moi dans la ville, où nous saurons bien le mettre à l'abri de tous les regards.

Sapientina approuva, d'autant plus qu'il avait moins à faire, et quelques heures après il apprenait de Raphaël lui-même l'heureux succès de cet expédient. (A continuer.)

A VENDRE, ACC BUREAU.

UN Pamphlet contenant: LES INFORMATIONS JURIDIQUES ET CANONIQUES SUR LA GUÉRISON DE LA SŒUR MARIE SUSANNE DUFRESNE, Religieuse Hospitalière de l'Hôtel-Dieu de Montréal.

PRIX: 2—6 la douzaine. 6 sols pièces. Les personnes qui n'ont point eu occasion de lire le récit de cette guérison dans les Mélanges Religieux auront par là, le moyen de se procurer pour quelques sols, le plaisir de connaître cette affaire dans tous ses détails.

AUX MM. DU CLERGÉ.

ON s'abonne à la Librairie des Soussignés: A BROWNSON'S QUARTERLY REVIEW, publié à Boston.

Et au UNITED STATES MONTHLY CATHOLIC MAGAZINE, publié à Baltimore. ABONNEMENT 15s. par Année. ABONNEMENT 15s par Année. E. R. FABRE ET CIE. Rue St. Vincent, No. 3.

Montréal, 9 avril 1847.

UN INSTITUTEUR d'expérience qualifié pour une Ecole-Modèle; capable d'enseigner la langue anglaise avec une prononciation parfaite, pouvant prendre la conduite d'un chœur pour les cérémonies etc. etc, et enseigner la tenue des livres de comptes de marchand, les principes de l'arpentage, l'arithmétique dans toute son étendue, etc. désire se placer dans une paroisse au proche de Montréal autant que possible, il serait prêt à prendre engagement avec Messieurs les Commissaires, présentement pour commencer au 1er Juillet prochain, il faut s'adresser à Messire E. Lecours, prêtre et curé de Châteauguay. 9 avril 1847.

ABRÉGÉ DE LA VIE DE M. OLIER,

FONDATEUR DE ST. SULPICE ET DE LA COLONIE DE MONTRÉAL, AVEC PORTRAIT.

Publié avec l'approbation de Monseigneur l'Evêque, à l'occasion de la guérison de Sœur Marie S. Dufresne, à présent dille Sr. OLIER.

Se vend 15 sous chez M. Perrault, imprimeur, MM. Fabre et Cie., libraires, et chez les Portiers du Séminaire, du Collège, de l'Hôtel-Dieu et de la Providence.

ATELIER DE RELIEUR



LES Soussignés, en remerciant le Clergé et le public en général de l'encouragement bienveillant qu'ils ont reçu depuis qu'ils ont ouvert leur Echoppe de RELIEUR, prennent la liberté d'annoncer que, pour répondre au besoin général, ils se sont décidés à ouvrir, au premier Mai prochain, une LIBRAIRIE, Rue Notre-Dame, vis-à-vis le Séminaire, sous le nom de

LIBRAIRIE BOULEVARD.

Leur Etablissement sera composé de tous les Livres en usage dans les Ecoles Chrétiennes, Livres de Prières et généralement de tous les Livres de Religion et de Morale Chrétienne. Leur Echoppe de Reliure, comme par le passé, n'en cédera à aucune du Canada, sous le rapport de la bonté, de la beauté et de la variété. Ils s'attendent, par leur ponctualité et leur célérité à exécuter tout ce qu'on leur commandera en leur branche, que l'encouragement dont ils ont été l'objet jusqu'aujourd'hui, ne leur sera point défaut, et ils peuvent assurer le public que rien de leur part ne sera négligé pour répondre à l'attente générale, comme pour contenter ceux qui les patroniseront.

CHAPELLEAU & LAMOTHE.

Montréal, 29 7. Janer 1846

LE Soussigné informe les MM. du Clergé, qu'il vient de recevoir de Paris, un grand nombre d'articles pour ornemens d'Eglise, ce qui, joint à son fonds, en fait le meilleur assortiment en ce genre qu'on ait eu dans le pays. On trouvera chez lui une très grande variété de VINS FRANÇAIS tous d'un choix bien particulier. Le soussigné ayant profité d'une occasion très favorable pour se procurer ces effets à très bas prix il pourra les vendre aux prix les plus réduits, ayant en vue d'épuiser son Stock en plûtôt. JOSEPH ROY.

VOYAGE A LA TERRE-SAINTE. PAR MESSIRE LÉON GINGRAS DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

CET OUVRAGE, impatientement attendu du Public Canadien depuis plus d'un an, est prêt à être livré à l'impression, 2 vol. in-octavo, beau papier. Prix: 6s. le volume ou 12s. pour l'ouvrage.

Le Soussigné est seul nommé Agent pour Montréal. Des listes de souscription seront déposés chez MM. FABRE & CIE., chez MM. CHAPPELLEAU & LAMOTHE et à l'INSTITUT CANADIEN. G. N. GOSSELIN. AGENT.

17 janvier.—16.

BUREAU DES TERRES DE LA COURONNE,

MONTRÉAL, 14e. NOVEMBRE 1846.

AVIS PUBLIC est donné par les présentes, qu'en conformité à l'annonce insérée dans le Canada Gazette de ce jour (14 novembre), en tête de Liste No. 7 des réclamations de Miliciens du Bas-Canada, ce Bureau cessera, après le 30e. juin prochain, de s'occuper d'aucune réclamation, dont les affidavits et autres papiers requis n'auront pas alors été produits; et que tout Script, déjà fait, qui n'aura pas été réclamé, sera alors annulé.

UNE insertion mensuelle de l'avis qui précède jusqu'au 30e. juin 1847, dans la Minerve, l'Aurore des Canadas, les Mélanges Religieux, le Canadien, le Journal de Québec.

NOUVELLE IMPORTATION.

ON VIENT DE RECEVOIR à l'HOPITAL GÉNÉRAL (Sœurs-Grises) de cette ville le bel assortiment d'Objets d'Eglise attendus et annoncés dans le cours du mois dernier. TOUS LES PATRONS SONT NOUVEAUX.

Chaque article est garanti et porte encore toute la fraîcheur des métiers.

Cette importation se compose de

CROIX DE CHASUBLES

EN DRAP D'OR avec brochures à RELIEFS en or, argent et couleurs. DAMAS Blanc, Cramoisi, etc. etc. brochés tout en or. (couleurs assorties) en or et couleurs.

GARNITURES DE CHAPE ET BANDE DE DALMATIQUES

EN drap d'or (imitation) à dessins très riches et saillants. Damas brochés en or et couleurs. (assortis de couleurs) brochures riches, ordinaires et de bas prix.

GARNITURES COMPLETES.

N. B. Les Croix, les Garnitures de Chapes et les Bandes de Dalmatiques ci-dessus sont toutes appareillées de dessins et offrent par là même une variété de garnitures complètes dont chacune est peu dispendieuse.

ETOILES ET VOILES DE BENECTION.

LES Etoiles sont assorties de couleurs, plusieurs à brochures riches.

LES Voiles portent tous de riches emblèmes au centre et aux extrémités.

ETOFFES A ORNEMENTS.

Drap d'or à brochures très riches en or, argent et couleurs (dessins nouveaux.)

Moire d'or à reflets riches et brillants.

Drap d'argent à pluie d'argent.

Drap d'or (imitation) à brochures nouvelles.

Damas brochés, tout en or, et aussi en couleurs.

Les prix de tous ces objets sont extrêmement réduits, dans le but d'offrir aux MM. Clergé tous les avantages du bon marché et de la bonne qualité et avec leur bienveillant concours et une vente rapide, de suivre de très près et toujours à bas prix toute nouveauté (en ce genre) des fabriques de Paris et de Lyon.

Pour importations directs s'adresser à J. C. ROBILLARD, No. 84, Cedar St. New-York.

MANUEL DE LA TEMPERANCE.

PAR LE R. P. C. CHINIQUEY.

Approuvé par N. S. les Evêques,

A VENDRE,

A L'ÉVÉNÉ de Montréal, rue St. Denis; chez Jos. Roy, écrivain, rue St. Paul; chez le Dr. Coté, droguiste, encoignure des rues Notre-Dame et St. Denis; et chez tous les libraires de Montréal.

Prix: Trente sous le volume.—12s la douzaine.

BOIVIN, ORFÈVRE,

l'is-à-vis le marché neuf, rue de la Basse-Ville,

PREIE les MM. du Clergé, ainsi que toutes les personnes qui ont des meubles à faire exécuter en argent, ou à faire réparer, qu'il se chargera de leurs demandes, et les fera remplir, suivant leurs ordres, en quelque genre que ce soit, en sorte qu'ils ne pourront rien désirer de plus achevé dans les pays étrangers.

Novembre 1846.—3m.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

La poste pour passer les lignes des Etats-Unis coûte Schelms 3 deniers pour l'année

Table with 3 columns: Description of advertisement (e.g., Six lignes et au-dessous, 1re. insertion), Price (2s.), and Additional Price (6d.).

AGENS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

- M. E. R. FABRE, libraire. Montréal.
D. MARTINEAU, prêtre, vicaire. Québec.
F. PILOTE, prêtre, Directeur du Collège. Str. Amé.
VAL. GUILLET. Trois-Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE, ÉDITEUR. IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET J. CHAPPELLEAU, IMPRIMEURS.